

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ À LA ZONE DES ARMÉES

B.D.I.C.

Le Président de la République aux Armées

VISITE AU ROI D'ANGLETERRE

M. Poincaré passe la journée
avec le Roi George
au milieu des troupes britanniques.

Le Président de la République, accompagné de M. Viviani, président du Conseil, et du général Joffre, s'est rendu, mardi, au Grand Quartier général de l'armée britannique, où il a rencontré le Roi d'Angleterre. Après avoir eu ensemble une longue et cordiale conversation, le roi George et le Président sont partis dans la même automobile découverte pour le front de l'armée anglaise. Dans toutes les localités qu'ils ont traversées, la population est accourue sur leur passage et les a chaleureusement acclamés.

Le Roi et le Président ont passé la journée au milieu des troupes britanniques. Le soir, le Roi George a retenu le Président à dîner au quartier général anglais, avec le Prince de Galles, le maréchal French, M. Viviani, le général Duparge, les colonels Huguet et Pénelon. Le général Joffre avait rejoint son quartier général avant le dîner.

Le Président et M. Viviani sont repartis dans la nuit pour Paris, où ils sont arrivés mercredi matin.

Retour à Bordeaux

Le Président de la République, revenant de son voyage aux armées, est rentré à Bordeaux, jeudi matin. Il était accompagné de MM. Antonin Dubost, président du Sénat; René Viviani, président du Conseil; du général Duparge, secrétaire général militaire de la présidence de la République; du colonel Jouffroy, ainsi que de MM. Clavelle, directeur des chemins de fer de l'Etat; Richard, directeur de la Sûreté générale, etc.

A sa descente du train, le chef de l'Etat a été salué par MM. Aristide Briand, ministre de la justice; Delcassé, ministre des affaires étrangères; Millerand, ministre de la guerre; Malvy, ministre de l'intérieur; Sembat, ministre des travaux publics; Thomson, ministre du commerce des postes et télégraphes; Fernand David, ministre de l'agriculture; Biennu-Martin, ministre du travail; Bascou, préfet de la Gironde; le général Legrand, commandant la 18e région; Félix Decori, secrétaire général de la présidence de la République; William Martin, directeur du protocole; Hustin, secrétaire général du Sénat; Gruet, maire de Bordeaux; Le Blond, chef adjoint du cabinet du président du Conseil, etc.

Après s'être entretenu quelques instants avec les personnalités présentes, le Président de la République est monté dans son automobile, respectueusement salué par le public massé aux abords de la gare.

M. Poincaré est directement rentré à l'hôtel de la Préfecture, où il a présidé le Conseil des ministres.

DANS NOS PROVINCES RÉOCCUPÉES

Le Ministre de la Guerre

à Montreux-Vieux et Dannemarie

Il visite l'école et apporte aux élèves le fidèle souvenir
des enfants de France.— Les petits Alsaciens chantent la *Marseillaise*.

Le ministre de la guerre de France s'est rendu récemment en Alsace.

Le premier, depuis l'Année terrible, il visitait, en tant que membre du gouvernement, la province perdue. Ce n'est pas sans émotion que, le 27 novembre 1914, vers neuf heures du matin, après avoir inspecté en compagnie du gouverneur de Belfort quelques-uns des ouvrages de la forteresse, le ministre de la guerre franchit, entre Foussemagne et Chevannes-sur-l'Etang, la ligne qui, pendant près d'un demi-siècle, marqua l'ancienne frontière.

Bien qu'on fût « en campagne », dans la grande rue de Montreux-Vieux, des troupes, immobiles comme à la parade, rendaient les honneurs; leurs clairons sonnaient « Aux champs ! ».

Le gouverneur de Belfort guida le ministre vers la salle d'école. A leur entrée, une centaine d'enfants de tout âge, se levèrent d'un même élan, et, d'une même voix, entonnèrent la « Marseillaise ». Debout devant la chaire, leur maître, un caporal d'infanterie, les surveillait et donnait la cadence; au fond, dans les couloirs, sur les marches de la porte et jusque dans la rue, les vieux qui n'avaient pas oublié accompagnaient les enfants.

Une émotion indicible étreignait l'assistance, et les larmes, lentement, coulaient sur les joues fraîches comme dans les barbes grises. « Aux armes, citoyens ! » reprenaient les voix enfantines, et, tandis que le chant de nos pères, franchissant les murs de la salle de classe, roulait sur la campagne, chacun, du fond de son cœur, adressait un hommage de gratitude émue aux vaillants qui dorment à Uffholtz, à Cernay, à Aspach, à Dornach, à Flaxlanden, à Zillisheim, et là, tout près, à Montreux-Vieux, car c'est leur sacrifice qui permettait la joie de cette inoubliable scène.

Dans le profond silence qui succéda à l'hymne national, le ministre de la guerre, vainquant avec peine son émotion exprimée en quelques paroles sobres les tristesses dont souffrirent les cœurs français pendant ces quarante-quatre dernières années, et aussi la fierté qu'éprouve aujourd'hui la France en songeant à la libération prochaine et totale de la vieille Alsace: il dit aux petits de cette province le fidèle souvenir des enfants de France, et, lorsqu'il quitta Montreux, il emportait l'impérissable souvenir d'« une première leçon de français », heureuse et symbolique contre-partie du conte de Daudet.

Par Valdieu et Retzwiller, le ministre de la guerre gagna Dannemarie. Les maisons étaient pavées; à toutes les fenêtres se déployaient les couleurs rouges et blanches d'Alsace, et, dans les rues, de petits bonshommes de Hansi, aux têtes blon-

des, aux cheveux bouclés, ouvraient bien grands leurs yeux bleus pour mieux voir le représentant de l'armée française.

Aux embranchements des routes on pouvait lire :

HAUT-RHIN — ROUTE IMPERIALE

N°

DANNEMARIE

Belfort 24 kilomètres.

Il avait suffi, en effet, de retourner les plaques routières pour retrouver les anciennes indications en français.

Après un court arrêt à l'hôtel de ville, le ministre de la guerre s'est rendu à l'est de Dannemarie, jusqu'à la Tuilerie, pour visiter les tranchées et faire un tour d'horizon dans la plaine boisée qui mène vers Huningue, Altkirch, Mulhouse, Colmar, vers Strasbourg.

Au Nord, on distinguait mal la crête embrumée des Vosges; entre les bois noirs, les clochers découpèrent leur silhouette sur le ciel gris; les cloches se répondaient à travers la plaine couverte de neige; et, dans les tranchées, où l'on est aujourd'hui face à face, le grand drame se continuait sans trêve...

Le ministre de la guerre est rentré à Belfort par Manspach-Magny, — village où fut assassiné l'enfant au fusil de bois — la vallée de la Largue et Delle.

Et l'auto qui l'emportait était déjà bien loin vers l'intérieur, que résonnait encore à ses oreilles le chant de Rouget de Lisle, la « Marseillaise », de 1792, née à Strasbourg, et chantée à nouveau, en l'an 1914, par les enfants de l'Alsace...

LA MÉDAILLE MILITAIRE DU GÉNÉRAL JOFFRE.

Le ministre de la guerre,
Vu le décret du 13 août 1914, arrête :

Article unique. — Est inscrit au tableau spécial de la Médaille militaire, à compter du 26 novembre 1914, M. le général de division Joffre (Joseph-Jacques-Césaire), commandant en chef des armées du Nord-Est.

« Depuis le jour où s'est si remarquablement réalisée, sous sa direction, la concentration des forces françaises, a montré, dans la conduite des armées, des qualités qui ne se sont pas un instant démenties, un esprit d'organisation, d'ordre et de méthode, une sagesse froide et avisée, une force d'âme que rien n'a ébranlée.

A. MILLERAND.

Quatre mois de Guerre

Rapport sur l'ensemble des Opérations du 2 août
au 2 décembre 1914.

Quatre mois ont passé depuis le début de la guerre. L'orgueil allemand ne prévoyait pas qu'il en pût être ainsi. En trois semaines il s'était flatté de nous terrasser. Cette simple constatation ne suffit pas cependant à marquer l'importance du résultat que nous avons obtenu. Pour la préciser, il faut suivre, sans restriction ni réticence, du 2 août au 2 décembre, l'enchaînement des faits.

Tout d'abord, notons la force de l'adversaire qui nous fait face.

Nous le savions puissant et minutieusement préparé à cette guerre, que sa diplomatie a préméditée et déchaînée : son effort contre nous a dépassé pourtant les prévisions.

Les forces mobilisées par l'Allemagne sur sa frontière occidentale d'août à novembre représentent en effet 52 corps d'armée, dont voici le décompte :

1^{er} 2 août, 21 corps actifs, 13 corps de réserve;

2^o Fin août, 4 corps formés de 17 brigades mixtes d'ersatz;

3^o Septembre, 8 corps formés de 33 brigades de landwehr;

4^o Octobre, 5 demi-corps de réserve de formation récente, 1 division de fusiliers marins.

A ces 52 corps s'ajoutent 10 divisions de cavalerie.

Au moment où la guerre commence, l'Allemagne garde l'espoir d'un coup heureux sur Nancy. Elle n'ose le risquer en présence de la solidité de notre couverture, puissamment renforcée, comme on sait, à la fin de 1913.

Notre concentration s'achève donc librement, sans accident, et toutes les tentatives de sabotage préparées par l'ennemi sont déjouées.

La régularité de nos transports témoigne dès ce moment de la bonne organisation de notre armée.

Nos échecs d'août.

Notre concentration devait être assez souple pour nous permettre de porter notre principal effort sur le terrain où l'ennemi se montrerait le plus actif.

La violation de la neutralité belge nous renseigne sur les intentions de l'état-major allemand : c'est au nord que se jouera la grande partie.

Obligés d'attendre, pour engager cette partie, l'entrée en ligne de l'armée anglaise, qui ne doit avoir lieu que le 20 août, nous prenons aussitôt des dispositions pour retenir en Alsace et en Lorraine le plus grand nombre possible de corps allemands.

En Alsace, notre première attaque, mal conduite, nous mène à Mulhouse, mais ne peut s'y maintenir (7 août).

Une seconde attaque, dirigée par le général Pau, nous y ramène. Le 20 août, nous tenons, par les Vosges et par la plaine, les accès de Colmar. L'ennemi a subi de grandes pertes.

Mais, dès ce moment, les événements malheureux de Lorraine et de Belgique nous obligent à restreindre en Alsace le champ et l'intensité de notre effort (26 août).

En Lorraine, notre offensive avait brillamment commencé. Le 19 août, nous avions atteint Sarrebourg, les Etangs, Dieuze, Morhange, Delme, Château-Salins. Mais, à partir du 20, l'ennemi, fortement retranché sur un terrain très organisé, reprend l'avantage.

Le 22, le 23 et le 24, nous devons nous replier sur le Grand-Couronné de Nancy et au sud de Lunéville.

Le 25, une contre-attaque simultanée des armées Dubail et de Castelnau consolide définitivement notre position.

Que s'était-il, entre temps, passé en Belgique? Sept à huit corps d'armée allemands et quatre divisions de cavalerie,

triomphant de la magnifique résistance de Liège, cherchaient à avancer entre Givet et Bruxelles et à prolonger leur mouvement plus à l'ouest.

Dès que l'armée anglaise fut prête dans la région de Mons, nous primes l'offensive dans le Luxembourg belge avec les armées des généraux Ruffey et de Langle de Cary. Cette offensive fut immédiatement enrayée avec de grosses pertes pour nous.

Ici encore le terrain avait été fortement organisé par l'ennemi. Il y eut aussi, dans certains de nos corps, des insuffisances d'instruction et d'exécution (21-23 août).

A la gauche de ces deux armées et en liaison avec l'armée anglaise, l'armée du général Lanrezac, inquiète pour sa droite, se replie alors (24 août) sur la ligne Beaumont-Givet.

Le 25 et le 26, l'armée anglaise, mise en échec à Landreies et au Cateau, se retire vers la Marne.

De sanglants combats marquent ces journées. L'ennemi fait de grosses pertes, mais gagne du terrain constamment.

A ce moment, la situation est la suivante : ou combattre sur place dans des conditions périlleuses résultant du recul de notre gauche, ou reculer sur tout notre front jusqu'à ce que soit possible, dans de bonnes conditions, la reprise de l'offensive.

C'est à ce second parti que s'arrête le général en chef.

La préparation de l'offensive.

La première condition à remplir, c'est de se retirer en ordre et en attaquant pour affaiblir et retarder l'ennemi.

Plusieurs de ces attaques, brillamment conduites, portent à nos adversaires des coups sensibles.

Telles sont celles de l'armée Lanrezac à Saint-Quentin et à Guise, le 29 août, celles de l'armée de Langle sur la Meuse, les 27 et 28, celles de l'armée Ruffey plus à l'est, brillamment soutenues de Nancy aux Vosges par les armées de Castelnau et Dubail, dont l'inflexible fermeté va rendre possible notre manœuvre offensive.

Pour préparer cette offensive, nous avons constitué, le 26 août, à notre gauche, une nouvelle armée, commandée par le général Maunoury. Cette armée doit se concentrer les jours suivants dans la région d'Amiens.

Mais le progrès de l'ennemi, par étapes de 45 kilomètres par jour, est si rapide que, pour réaliser son plan offensif, le général Joffre doit prescrire la continuation de la retraite.

On reculera jusqu'à l'Aube, au besoin jusqu'à la Seine. Tout sera subordonné à la préparation du succès de l'offensive.

Le 5 septembre, les conditions que recherchait le général en chef sont remplies. En effet, notre gauche (armée Maunoury, armée anglaise, armée Lanrezac devenue armée d'Espercy) n'a plus à craindre d'être coupée.

Au contraire, l'armée allemande de droite (général von Kluck), en marchant au sud vers Meaux et Coulommiers, offre son flanc droit à l'armée Maunoury.

Le 5 au soir, le général en chef ordonne l'offensive générale en ajoutant : « L'heure est venue d'avancer coûte que coûte et de se faire tuer plutôt que de reculer. »

La victoire de la Marne.

Dès le 8 septembre, la menace dirigée par le général Maunoury contre la droite allemande produit son effet.

L'ennemi ramène du sud au nord deux corps d'armée et exécute une conversion face à l'ouest.

Ainsi il présente un point faible à l'armée anglaise, qui, partie le 6 de la ligne Rozoy-Lagny, se redresse immédiatement vers le nord et passe la Marne le 9, prenant de

flanc l'armée allemande, qui est aux prises depuis le 6 avec le général Maunoury.

A la droite des Anglais, l'armée d'Espercy attend, elle aussi, et franchit la Marne, repoussant avec énergie ce qui est devant elle et, plus encore, appuyant l'action de ses voisins, armée anglaise à gauche, armée Foch à droite.

C'est en effet sur notre centre, formé de l'armée Foch, qui a été constituée le 20 août, que les Allemands vont chercher la revanche de l'échec de leur droite; car s'ils nous percent entre Sézanne et Mailly, la situation se renversera à leur profit.

Du 6 au 9 septembre, l'armée Foch subit des assauts répétés; mais le 9 au soir, la gauche de cette armée, se portant d'ouest en est vers Fère-Champenoise, prend de flanc la garde prussienne et les corps saxons qui attaquaient au sud-est de cette localité.

Cette manœuvre audacieuse décide du succès. Les Allemands se retirent précipitamment et, le 11 au matin, le général Foch entre à Châlons-sur-Marne.

A sa droite, l'armée de Langle de Cary s'est également portée en avant. Le 12, elle prolonge solidement, après de vives rencontres, l'armée du général Foch.

Simultanément, l'armée Ruffey (devenue armée Sarraïl), a pu se redresser vers le nord et, non sans de violents combats, précipiter la retraite allemande, qu'accélérent de Nancy aux Vosges, les opérations offensives des armées de Castelnau et Dubail.

Par le « rétablissement stratégique » que nous avons accompli, nous avons donc repris sur l'ennemi l'avantage. Nous l'avons conservé depuis lors.

La course à la mer.

Dès le 13 septembre, la résistance allemande, appuyée sur de fortes organisations défensives préparées à l'avance, nous interdisait d'espérer que la poursuite pût se continuer sans arrêt. Une nouvelle bataille commençait.

Dans cette bataille, l'état-major allemand garde l'espoir de tourner notre gauche, comme nous formons celui de déborder sa droite.

Le développement de ces deux efforts caractérise cette phase de la guerre.

Il en résulte une lutte de vitesse qui, à la fin d'octobre, prolonge jusqu'à la mer du Nord les fronts en présence : c'est véritablement la « course à la mer ».

Dans cette course, les Allemands ont sur nous un avantage : la forme concentrique de leur front, qui abrège leurs transports.

Malgré cet avantage, le mouvement enveloppant de leur droite, poursuivi avec 12 corps actifs, 6 corps de réserve et 4 corps de cavalerie, a totalement échoué. Cet échec a été la confirmation de la victoire de la Marne.

Dès le 11 septembre, le général Joffre a orienté contre la droite allemande l'effort de l'armée Maunoury. Mais cette armée, avec les effectifs dont elle dispose, ne peut suffire à la tâche.

Vers le 20 septembre, une nouvelle armée est donc constituée à la gauche de l'armée Maunoury et confiée au général de Castelnau.

Cette armée s'établit fortement dans la région Lassigny-Roye-Péronne, appuyée à sa gauche par les divisions territoriales du général Brugère (21-26 septembre).

Mais, pour atteindre notre but, ce n'est pas encore assez et, le 30 septembre, plus haut que l'armée de Castelnau, c'est l'armée de Maud'huy qui entre en ligne, occupant la région d'Arras et de Lens et se prolongeant vers le nord pour donner la main aux divisions sorties de Dunkerque.

Ce n'est là, toutefois, en présence de l'énorme effort de l'ennemi, qu'un cordon de troupes trop minces et trop tendu. A ce moment, à la demande du maréchal French, le transport de l'armée anglaise de la région de l'Aisne à la région de la Lys est décidé.

De même, la vaillante armée belge sortit d'Anvers le 9 octobre et couverte par des marins anglais et français, viendra, dans la région de l'Yser, renforcer la barrière qu'il faut créer et maintenir.

Mais ces mouvements prennent du

temps. L'armée anglaise ne pourra entrer en action sur son nouveau théâtre que le 20 octobre. L'armée belge, d'autre part, qui vient de se battre trois mois, manque momentanément de munitions.

Le général en chef n'hésite pas et prescrit un nouvel effort.

Dès le 4 octobre, il a chargé le général Foch d'aller coordonner sur place les opérations des armées du nord.

Le 18, il met à sa disposition des renforts qui, constamment accrus jusqu'au 12 novembre, vont constituer l'armée française de Belgique, sous les ordres du général d'Urbal.

Cette armée, de concert avec les Belges et un corps anglais, opérera désormais entre la mer et la Lys.

Le *Journal de Genève*, appréciant cette période de la guerre, a écrit que le commandement français, par la rapidité et l'ampleur de ces transports, y avait témoigné d'une « maîtrise incomparable ».

Le résultat de cet effort, c'est la faillite totale de l'attaque allemande dans les Flandres.

L'échec allemand des Flandres.

Cette attaque allemande, que le *Bulletin des Armées* a déjà retracée dans son numéro du 25 novembre, va être d'une violence inouïe.

12 corps d'armée et 4 corps de cavalerie sont accumulés entre la Lys et la mer.

L'empereur est venu sur place prendre la direction des opérations.

Des proclamations adressées aux troupes leur ont rappelé qu'il s'agit maintenant de trapper le « coup décisif ».

Ce coup décisif, c'est soit de percer en longeant la mer pour atteindre Dunkerque, Calais, Boulogne, soit de percer sur Ypres et d'y proclamer l'annexion de la Belgique.

Pour y réussir, l'état-major allemand, trois semaines durant, procède par attaques répétées, furieuses, en masses profondes, que décime l'artillerie des alliés.

Dès le 12 novembre, il nous est permis d'établir le bilan de ces assauts confirmés par les semaines suivantes, et ce bilan est, pour nous, une victoire.

De la mer à Dixmude, l'armée belge, le général Grossetti et l'amiral Ronarc'h ont tenu d'abord la ligne du chemin de fer de Nieupoort à Dixmude, ensuite la rive gauche de l'Yser.

L'ennemi, qui avait poussé un corps d'armée sur la rive gauche, a dû se retirer. Il n'a jamais pu déboucher de Dixmude. Plus au sud, de Dixmude au nord d'Ypres, même situation.

Les Allemands, qui, le 10 novembre, ont franchi la rivière en deux points, ont été repoussés de l'autre côté, et c'est maintenant le général Humbert qui a sur la rive droite les têtes de pont.

A l'est d'Ypres, les généraux Dubois, Balfourier et Douglas Haigh n'ont pas cédé en trois semaines un pouce de terrain.

Au sud, où l'attaque allemande a été particulièrement ardente, parce qu'elle visait nos communications, nos troupes et les troupes anglaises ont regagné tout le terrain un moment perdu et s'y sont installées de façon inexpugnable.

Dans la seconde quinzaine de novembre, l'attaque allemande, brisée, s'est ralentie. L'infanterie s'est de moins en moins engagée. L'artillerie même a montré de moins en moins d'activité.

L'ennemi, dans la seule bataille d'Ypres, a perdu au moins 120,000 hommes.

Jamais offensive plus soigneusement préparée, plus furieusement menée, n'a subi échec aussi complet.

La guerre de siège de la Lys aux Vosges

Pendant que cette grande bataille se livrait en Belgique, la guerre a continué sur le reste du front, prenant le caractère d'une guerre de siège, de tranchée à tranchée, opposant les unes aux autres des organisations défensives également formidables.

Il est superflu d'insister sur le mérite qu'ont eu nos troupes à soutenir cette guerre pied à pied, à ne jamais céder et à progresser souvent, malgré la charge que leur imposait le transport dans le Nord

d'effectifs importants français et anglais.

En liaison directe avec les armées du Nord, l'armée du général de Maud'huy et celle du général de Castelnau tiennent sans un seul fléchissement, du milieu d'octobre à la fin de novembre, le front de la Lys à Noyon.

Depuis la fin d'octobre, leur progrès est continu : affermissement de nos positions à Arras et à La Bassée; prise du Quesnoy-en-Santerre; avantage constant acquis à notre artillerie et à notre infanterie en toutes rencontres avec l'ennemi.

Entre l'Oise et l'Argonne, les armées Maunoury, d'Espercy et de Langle de Cary trouvent en face d'elles des positions très fortes, hauteurs de l'Aisne, de Berru, de Nogent-l'Abbesse, de Moronvilliers, élévations boisées de l'Argonne occidentale.

En septembre, elles ont à soutenir une attaque générale, très rudement conduite. Cette attaque est repoussée, notamment à l'est de Reims, le 26 septembre.

L'empereur a assisté à cet échec de ses troupes, comme huit jours plus tard à celui d'Ypres.

De notre côté, à des offensives violentes qui risquaient d'être plus onéreuses que productives, on a substitué des opérations de moindre envergure qui nous ont permis souvent de gagner du terrain.

De l'Argonne aux Vosges, même état de choses.

Nos armées — armée Sarraïl et armée Dubail — remplissent avec méthode et succès la tâche qui leur est confiée : protéger notre flanc droit contre toute attaque partie de Metz-Thionville; maintenir en face d'elles par une offensive continue le plus grand nombre possible de corps allemands; libérer autant que faire se peut le sol national occupé par l'ennemi, notamment en Woëvre et autour de Verdun.

Dans une première période (13-29 septembre), l'ennemi prend le dessus, s'installe à Saint-Mihiel, pénètre sur les Hauts de Meuse et serre de près Verdun.

Dans une seconde période (1^{er} octobre-30 novembre), nous ressaisissons l'avantage.

Nous donnons de l'air à Verdun. Nous fermions à l'ennemi le débouché de Saint-Mihiel. Nous progressons à l'est de Nancy, définitivement à l'abri des obus allemands, au nord de Lunéville, au nord-est et à l'est de Saint-Dié.

En novembre, nous avons reconquis entre Belfort et la Moselle la presque totalité du territoire envahi.

Notre situation au 1^{er} décembre.

Tels sont les faits essentiels de la campagne dans leur enchaînement véridique.

On sait de quels actes héroïques ils ont été l'occasion pour nos troupes. Nous nous bornerons, en concluant, à préciser, au début de décembre, la situation de nos armées.

Quant au nombre, l'armée française est aujourd'hui égale à ce qu'elle était au 2 août, toutes les unités ayant été recomplétées.

La qualité de la troupe s'est infiniment améliorée. Nos hommes font aujourd'hui la guerre en vieux soldats. Ils sont tous profondément imbues de leur supériorité et ont une foi absolue dans la victoire.

Le commandement, renouvelé par des sanctions nécessaires, n'a commis, dans les trois derniers mois, aucune des erreurs constatées et frappées en août.

Notre approvisionnement en munitions d'artillerie s'est largement augmenté. L'artillerie lourde qui nous manquait a été constituée et jugée à l'œuvre.

L'armée anglaise a reçu en novembre de très nombreux renforts. Elle est plus forte numériquement qu'à son entrée en campagne. Les divisions de l'Inde ont achevé leur apprentissage de la guerre européenne.

L'armée belge est reconstituée à six divisions, prête et résolue à reconquérir le sol national.

Le plan allemand a enregistré sept échecs d'une haute portée :

Echec de l'attaque brusquée projetée sur Nancy;

Echec de la marche rapide sur Paris;

Echec de l'enveloppement de notre gauche en août;

Echec de ce même enveloppement en novembre;

Echec de la percée de notre centre en septembre;

Echec de l'attaque par la côte sur Dunkerque et Calais;

Echec de l'attaque sur Ypres.

Dans cet effort stérile, l'Allemagne a épuisé ses réserves. Les troupes qu'elle forme aujourd'hui sont mal encadrées et mal instruites.

Or, de plus en plus, la Russie affirme sa supériorité aussi bien contre l'Allemagne que contre l'Autriche.

L'arrêt des armées allemandes est donc fatalement condamné à se changer en retraite.

Voilà l'œuvre des quatre derniers mois. Il était opportun de la présenter dans son ensemble, en laissant à la presse européenne le soin de la commenter et de la juger.

SITUATION MILITAIRE

Du 1^{er} au 3 Décembre.

2 décembre, 15 heures. — Dans la région au sud d'Ypres (Saint-Eloi), une attaque ennemie dirigée contre une tranchée conquise par nos troupes dans la journée a été repoussée. Notre artillerie a endommagé un groupe de trois batteries de gros calibre.

A Vermelles, le château et son parc, deux maisons du village et des tranchées ont été brillamment enlevés par nous.

Canonade assez vive aux abords de Fay (sud-ouest de Péronne).

Dans la région Vendresse-Craonne, bombardement violent, auquel notre artillerie a riposté avec succès en détruisant une batterie.

En Argonne, une attaque allemande dirigée contre Fontaine-Madame a été repoussée et nous avons réalisé quelques progrès (enlèvement d'une tranchée dans le bois de Courtes-Chausses et d'un petit ouvrage à Saint-Hubert).

Sur les Hauts de Meuse, en Woëvre et dans les Vosges, aucun événement à signaler.

2 décembre, 22 heures. — En Belgique, violent bombardement de Lampernisse à l'ouest de Dixmude.

Dans l'Argonne, l'ennemi a fait sauter à la mine le saillant nord-ouest du bois de la Gurrie.

Dans l'ensemble, nous affirmons et développons nos progrès sur cette partie du front.

En Alsace, nos troupes ont enlevé Aspach-le-Haut et Aspach-le-Bas au sud-est de Thann.

Sur le reste du front, rien à signaler.

3 décembre, 15 heures. — En Belgique, canonade assez vive contre Nieupoort et au sud d'Ypres.

Inondation s'étend au sud de Dixmude.

De la Lys à la Somme, violent bombardement d'Aix-Noullette, à l'ouest de Lens.

Calme sur tout le front de la Somme à l'Aisne et en Champagne.

Dans l'Argonne plusieurs attaques de l'ennemi ont été repoussées et nous avons légèrement progressé.

En Woëvre l'artillerie allemande a montré une certaine activité mais avec des résultats insignifiants.

En Lorraine et dans les Vosges rien d'important à signaler.

3 décembre, 22 heures. — Les seules nouvelles intéressantes se rapportent à notre aile droite et à la journée du 2.

Sur la rive droite de la Moselle, nous avons occupé Lesmenil et le signal de Xon.

Dans les Vosges, nos troupes ont enlevé la Tête de Faux (sud du village du Bonhomme) qui domine la crête frontière et servait d'observatoire aux Allemands.

En Alsace, la station de Burnhaupt a été occupée et nous nous installons sur la ligne Aspach-Pont d'Aspach-Burnhaupt.

NOUVELLES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER



Visite au général Joffre.

— Le général Joffre a bien voulu recevoir au grand quartier général les représentants de la presse qui visitent actuellement une partie du front, et particulièrement les champs de bataille de la Marne.

Des journalistes de pays neutres : Suisse, Italie, États-Unis, Suède, Espagne, Hollande et Norvège, ont été reçus les premiers.

généralissime leur fit cette déclaration : — La France n'a pas voulu la guerre; on la lui a imposée; mais la nation est prête à tous les sacrifices. Elle fera tout son devoir jusqu'au bout, jusqu'au succès final.

Le général Joffre ajouta qu'il était heureux que les journalistes eussent pu constater l'excellent moral des troupes. Il prit congé d'eux en répétant :

— Le triomphe final, nous l'aurons ! Un peu plus tard, le commandant en chef des armées du Nord-Est a reçu les représentants des journaux parisiens :

— Vous avez vu, leur a-t-il dit, ce que nous pouvons vous laisser voir; vous allez voir d'autres choses encore. Il y aurait intérêt à ce que vous les voyiez, car cela vous permettrait de rectifier les erreurs répandues par les Allemands.

Comme on lui exprimait la joie qu'avait éprouvée le pays en apprenant que le Président de la République lui avait remis la médaille militaire :

Cela n'a pas d'importance, répondit le général, coupant la conversation d'un geste de modestie.

Il ajouta, et ce furent ses derniers mots : — Ce qui a de l'importance, c'est d'assurer le salut du pays.

Les ténérités du prince de Galles. — Le prince de Galles mène une vie très active sur le front. Il prend un vrai plaisir à conduire lui-même son automobile, et le général French est forcé de le faire surveiller pour l'empêcher de commettre des imprudences trop graves.

Ces jours derniers circulant en auto avec trois officiers, il prit un chemin de travers, sous prétexte de couper au plus court, et s'égarait à portée des lignes allemandes.

Heureusement, il put rejoindre le quartier général d'un corps anglais voisin, dont le commandant lui prêta son chauffeur pour revenir sur ses pas.

Arrivé près de sa destination, il apprit que le chauffeur devait faire huit kilomètres à pied pour rentrer. Immédiatement, il fit demi-tour, reconduisit le chauffeur et revint seul au quartier du maréchal French.

Hommage à Jeanne d'Arc. — Le général de Castelnau, qui commande brillamment une de nos armées, a adressé la lettre suivante à M. Joseph Fabre, ancien sénateur, qui lui avait fait hommage de la nouvelle édition du mystère : « La Délivrance d'Orléans ».

« Monsieur et cher compatriote,

« Entre deux courses au front, je me hâte de vous remercier de votre si gracieux envoi. En combattant pour répandre le culte de notre sainte Jeanne d'Arc, vous avez combattu à nos côtés pour l'indépendance de notre patrie, l'honneur et le salut de la race. En exaltant notre héroïne nationale d'hier, vous avez puissamment contribué à créer les héros d'aujourd'hui, et ils sont nombreux, croyez-le bien, dans le peuple de notre France !

« Soyez remercié et béni ! — Que Dieu vous garde et que la sainte Jeanne d'Arc nous aide !

« Votre bien dévoué et reconnaissant,

Le général Berthelot. — Le général Berthelot, qui vient d'être promu divisionnaire, n'est général de brigade que depuis 1913. Au début de la guerre, il était premier sous-chef d'état-major d'armée.

Fils d'un officier de gendarmerie, il est né à Feurs (Loire) et n'a que cinquante-trois ans. Il a été fait officier de la Légion d'honneur le 20 novembre. C'est un officier d'une valeur inappréciable, qui est le bras droit du généralissime.

Un engagé volontaire de 65 ans. — Dès le début de la guerre, Michel Perrault, vétéran de 1870, s'engagea à la 25e compagnie du 125e de ligne et partit, sur sa demande, pour le front. Il vient de rentrer pour quelques jours à Poitiers, où ses compatriotes lui ont fait fête, porteur de la médaille militaire qui lui a été conférée pour le bel exemple d'endurance et d'excellente tenue au feu qu'il donne à ses jeunes camarades.

Leur bluff. — Les autorités allemandes sont passées maîtresses dans la pratique de l'art inférieur du bluff.

Une dame, appartenant à la Croix-Rouge,

qui faisait vaillamment son service d'ambulancière dans une localité envahie par l'ennemi, fut faite prisonnière et envoyée dans une ville située sur la rive allemande du lac de Constance.

Après un mois de captivité, un échange de médecins, d'infirmiers et d'infirmières ayant lieu, notre compatriote fut comprise parmi ses bénéficiaires.

— Où voulez-vous aller ? lui demanda le commandant de la petite ville.

— Mais, à Paris ! Je suis Parisienne.

— Vous ignorez donc que Paris est occupé par nos troupes ? Pour y entrer, il faut un laissez-passer. Je vais vous en donner un.

Et le commandant libella un certificat demandant aux autorités allemandes de la région de Paris de laisser la prisonnière délinquante réintégrer son domicile.

Bluff et mensonge, tels sont les moyens mis en usage par les autorités germaniques, même à l'égard de leurs compatriotes. Quel cruel et terrible réveil se prépare !

La poule de l'Alsacienne. — A l'extrême limite du territoire de Belfort, quatre hommes et un caporal patrouillaient en éclaireurs. Ils avaient une chaumière. Devant l'âtre une vieille femme tricote. Les Prussiens sont passés là. Il ne reste qu'un peu de lard et des œufs. Tout à coup une poule grise entre en gloussant. Nos soldats l'aperçoivent et la montrent du doigt en souriant. L'Alsacienne, Catherine Dietz, hésite un instant, puis avec un gros soupir elle empoigne sa grise, l'étrangle, la plume, la fait rôtir. Le caporal se fait connaître, remercie au nom de ses hommes et se remet en route.

Huit jours plus tard, Mme X... la femme du caporal recevait une lettre recommandée contenant un billet de vingt francs accompagné d'un feuillet où Catherine Dietz, d'une main hésitante, avait tracé ces mots :

« Madame, je pense que vous êtes la femme du caporal qui est venu chez moi avec quatre de ses camarades. Je les ai reçus comme j'ai pu. Mais voilà-t-il pas que lorsqu'ils ont été partis, j'ai trouvé, sur ma cheminée, une pièce d'or de vingt francs. Je l'ai échangée à la poste pour ce billet que je vous envoie. Vous direz à votre mari qu'il est bien honnête, mais que les Alsaciennes, comme moi ne veulent pas recevoir de l'argent de petits soldats français. Ça m'a bien fait quelque chose au cœur de tuer, pour eux, ma « grise » ; mais, tout de même je l'ai fait de bon cœur, et pas pour gagner une pièce d'or. J'espère, Madame, que ma « grise » portera bonheur à votre mari et à ses camarades. C'est tout ce que je demande pour ma récompense.

Cependant, il fallait agir... J'ordonne donc aux cinq matelots de se coucher au fond de la barque, en les prévenant que deux grenadiers vont les surveiller et tueront impitoyablement celui qui profèrera une parole ou essayera de se lever. Je place un autre grenadier sur la pointe du bateau qui avoisine la berge, et mettant le sabre à la main, je débarque, suivi du caporal et de deux grenadiers. Il s'en fallait de quelques pieds que la barque touchât terre; nous fûmes donc obligés de marcher dans l'eau, mais enfin nous voilà sur la rampe... Nous la montons, et je me préparais à courir sur le factionnaire le moins éloigné de nous, pour le désarmer, le faire bâillonner et le traîner sur le bateau, lorsqu'un bruit métallique et un petit chant à demi-voix vinrent frapper mes oreilles... Un homme portant un gros bidon de fer-blanc venait en fredonnant puiser de l'eau.

Nous redescendons promptement vers le fleuve, pour nous cacher sous la voûte de branches qui couvre la barque, et dès que l'Autrichien se baisse pour remplir son bidon, mon caporal et les deux grenadiers le saisissent à la gorge, lui placent sur la bouche un mouchoir rempli de sable mouillé, et lui mettant la pointe de leur sabre au corps, menacent de le tuer s'il fait la moindre résistance ou cherche à pousser un cri !

Cet homme, stupéfait, obéit et se laisse conduire au bateau; nous le hissâmes dans les bras du grenadier placé sur ce point, et celui-ci le fit coucher à plat ventre à côté des matelots. Pendant qu'on enlevait cet Autrichien, son costume n'avait fait reconnaître que ce n'était pas un soldat proprement dit, mais un soldat domestique d'officier.

J'aurais préféré prendre un combattant, parce que j'aurais eu des renseignements plus positifs; néanmoins, faute de mieux, j'allais me contenter de cette capture, lorsque j'aperçus au sommet de la rampe deux militaires portant chacun le bout d'un bâton au milieu duquel était suspendu un chaudron. Ces hommes n'étaient plus qu'à quelques pas, il était impossible de se rembarquer sans être vu. Je fis donc signe à mes grenadiers de se cacher de nouveau, et lorsque ces deux Autrichiens se baissèrent pour remplir leur vase, des bras vigoureux, les saisissant par derrière, leur plongèrent la tête dans l'eau, parce que ces soldats ayant leurs sabres, je craignais qu'ils ne voulussent résister; il fallait donc les étourdir. Puis, à mesure qu'on en relevait un, sa bouche était couverte par un mouchoir rempli de sable, et des lames de sabres placées sur sa poitrine le contraignirent à nous suivre !

Ils furent successivement embarqués com-

me l'avait été le domestique, et je remontai à bord, suivi du caporal et des deux grenadiers.

Jusque là, tout allait admirablement bien. Je fis lever les matelots; ils reprennent leurs rames, et j'ordonne au caporal de détacher le bout de la corde qui nous fixait au rivage; mais elle était si mouillée et le fort tirage du bateau qu'elle retenait malgré la violence du courant, avait tellement resserré le nœud, qu'il devint impossible de le défaire. Nous fûmes obligés de scier la corde; ce qui nous prit deux ou trois minutes. Mais les efforts que nous faisons ayant imprimé un grand mouvement au câble dont l'extrémité était entortillée autour d'un saule, les branches de cet arbre agitèrent celles qui l'avoisinaient. Il en résulta un frolement assez bruyant pour attirer l'attention du factionnaire. Cet homme approche, n'aperçoit pas la barque; mais voyant l'agitation des branches et le bruit augmenté, il crie :

— Wer da? (Qui vive?)

Pas de réponse !... Nouvelle sommation de la sentinelle ennemie... Nous gardons encore le silence en continuant notre travail... J'étais dans des transes mortelles; car, après avoir bravé tant de périls, il eût été vraiment cruel d'échouer au port !

Enfin, enfin, la corde est coupée et le bateau poussé au large !

Mais à peine est-il en dehors de la voûte que les saules formaient au-dessus de nous, que, éclairé par la lueur des feux de bivouac, il est aperçu par le factionnaire autrichien qui crie : Aux armes ! et tire sur nous !

Personne n'est atteint; mais à ce bruit, toutes les troupes du camp se lèvent précipitamment, et les artilleurs, dont les pièces braquées sur le Danube se trouvaient toutes chargées, me font l'honneur de tirer le canon sur ma barque !

Mon cœur bondit de joie au bruit de ces détonations, qui devaient être entendues par l'Empereur et par le maréchal Lannes !

Je craignais que le courant ne m'eût entraîné trop bas, mais je fus tiré de ma perplexité par le son de plusieurs trompettes qui sonnaient le réveil de la cavalerie française. Si nous fussions débarqués une demi-lieue plus loin, nous tombions dans les postes ennemis !

Napoléon me reçut on ne peut mieux, et quoique je fusse mouillé et crotté de toutes parts, il posa sa main sur mon épaule sans oublier sa plus grande preuve de satisfaction, le pincement de l'oreille. Je vous laisse à juger combien je fus questionné !

L'Empereur voulut connaître en détail tout ce qui m'était advenu pendant ma périlleuse entreprise et lorsque j'eus terminé mon récit, Sa Majesté me dit : « Je suis très content de vous, chef d'escadron Marbot ! »

Ces paroles équivalaient à un brevet, je fus au comble de la joie !

(Mémoires). Général de MARBOT.

Épisodes

Passage du Danube

(1809)

..... Je laissai la barque courir le long du bord, cherchant de l'œil un endroit propice pour prendre terre. Tout à coup, j'aperçus une rampe pratiquée sur la berge par les ennemis, afin que les hommes et les chevaux de leur camp pussent arriver jusqu'à l'eau. L'adroit caporal lance alors parmi les saules l'une des pierres que j'avais fait préparer; la corde s'enroule autour de l'un de ces arbres, et la barque s'arrête contre la terre, à un ou deux pieds de la rampe. Je pense qu'il était alors minuit. Les Autrichiens, se trouvant séparés des Français par l'immensité du Danube débordé, étaient dans une si grande sécurité que, excepté le factionnaire, tout dormait dans le camp.

Il est d'usage à la guerre que, quelle que soit la distance qui sépare de l'ennemi, les canons et les sentinelles doivent toujours faire face vers lui. Une batterie placée en avant du camp était donc tournée du côté du fleuve, et des factionnaires se promenaient sur le haut du rivage, dont les arbres empêchaient de voir l'extrême bord, tandis que du bateau j'apercevais à travers les branches une grande partie des bivouacs. Jusque-là ma mission avait été plus heureuse que je n'aurais pu l'espérer; mais pour que le résultat fût complet, il fallait enlever un prisonnier, et une telle opération, exécutée à cinquante pas de plusieurs milliers d'ennemis, qu'un seul cri, pouvait réveiller, me paraissait bien difficile !

Cependant, il fallait agir... J'ordonne donc aux cinq matelots de se coucher au fond de la barque, en les prévenant que deux grenadiers vont les surveiller et tueront impitoyablement celui qui profèrera une parole ou essayera de se lever. Je place un autre grenadier sur la pointe du bateau qui avoisine la berge, et mettant le sabre à la main, je débarque, suivi du caporal et de deux grenadiers. Il s'en fallait de quelques pieds que la barque touchât terre; nous fûmes donc obligés de marcher dans l'eau, mais enfin nous voilà sur la rampe... Nous la montons, et je me préparais à courir sur le factionnaire le moins éloigné de nous, pour le désarmer, le faire bâillonner et le traîner sur le bateau, lorsqu'un bruit métallique et un petit chant à demi-voix vinrent frapper mes oreilles... Un homme portant un gros bidon de fer-blanc venait en fredonnant puiser de l'eau.

Nous redescendons promptement vers le fleuve, pour nous cacher sous la voûte de branches qui couvre la barque, et dès que l'Autrichien se baisse pour remplir son bidon, mon caporal et les deux grenadiers le saisissent à la gorge, lui placent sur la bouche un mouchoir rempli de sable mouillé, et lui mettant la pointe de leur sabre au corps, menacent de le tuer s'il fait la moindre résistance ou cherche à pousser un cri !

Cet homme, stupéfait, obéit et se laisse conduire au bateau; nous le hissâmes dans les bras du grenadier placé sur ce point, et celui-ci le fit coucher à plat ventre à côté des matelots. Pendant qu'on enlevait cet Autrichien, son costume n'avait fait reconnaître que ce n'était pas un soldat proprement dit, mais un soldat domestique d'officier.

J'aurais préféré prendre un combattant, parce que j'aurais eu des renseignements plus positifs; néanmoins, faute de mieux, j'allais me contenter de cette capture, lorsque j'aperçus au sommet de la rampe deux militaires portant chacun le bout d'un bâton au milieu duquel était suspendu un chaudron. Ces hommes n'étaient plus qu'à quelques pas, il était impossible de se rembarquer sans être vu. Je fis donc signe à mes grenadiers de se cacher de nouveau, et lorsque ces deux Autrichiens se baissèrent pour remplir leur vase, des bras vigoureux, les saisissant par derrière, leur plongèrent la tête dans l'eau, parce que ces soldats ayant leurs sabres, je craignais qu'ils ne voulussent résister; il fallait donc les étourdir. Puis, à mesure qu'on en relevait un, sa bouche était couverte par un mouchoir rempli de sable, et des lames de sabres placées sur sa poitrine le contraignirent à nous suivre !

Ils furent successivement embarqués com-

me l'avait été le domestique, et je remontai à bord, suivi du caporal et des deux grenadiers.

Jusque là, tout allait admirablement bien. Je fis lever les matelots; ils reprennent leurs rames, et j'ordonne au caporal de détacher le bout de la corde qui nous fixait au rivage; mais elle était si mouillée et le fort tirage du bateau qu'elle retenait malgré la violence du courant, avait tellement resserré le nœud, qu'il devint impossible de le défaire. Nous fûmes obligés de scier la corde; ce qui nous prit deux ou trois minutes. Mais les efforts que nous faisons ayant imprimé un grand mouvement au câble dont l'extrémité était entortillée autour d'un saule, les branches de cet arbre agitèrent celles qui l'avoisinaient. Il en résulta un frolement assez bruyant pour attirer l'attention du factionnaire. Cet homme approche, n'aperçoit pas la barque; mais voyant l'agitation des branches et le bruit augmenté, il crie :

— Wer da? (Qui vive?)

Pas de réponse !... Nouvelle sommation de la sentinelle ennemie... Nous gardons encore le silence en continuant notre travail... J'étais dans des transes mortelles; car, après avoir bravé tant de périls, il eût été vraiment cruel d'échouer au port !

Enfin, enfin, la corde est coupée et le bateau poussé au large !

Mais à peine est-il en dehors de la voûte que les saules formaient au-dessus de nous, que, éclairé par la lueur des feux de bivouac, il est aperçu par le factionnaire autrichien qui crie : Aux armes ! et tire sur nous !

Personne n'est atteint; mais à ce bruit, toutes les troupes du camp se lèvent précipitamment, et les artilleurs, dont les pièces braquées sur le Danube se trouvaient toutes chargées, me font l'honneur de tirer le canon sur ma barque !

Mon cœur bondit de joie au bruit de ces détonations, qui devaient être entendues par l'Empereur et par le maréchal Lannes !

Je craignais que le courant ne m'eût entraîné trop bas, mais je fus tiré de ma perplexité par le son de plusieurs trompettes qui sonnaient le réveil de la cavalerie française. Si nous fussions débarqués une demi-lieue plus loin, nous tombions dans les postes ennemis !

Napoléon me reçut on ne peut mieux, et quoique je fusse mouillé et crotté de toutes parts, il posa sa main sur mon épaule sans oublier sa plus grande preuve de satisfaction, le pincement de l'oreille. Je vous laisse à juger combien je fus questionné !

L'Empereur voulut connaître en détail tout ce qui m'était advenu pendant ma périlleuse entreprise et lorsque j'eus terminé mon récit, Sa Majesté me dit : « Je suis très content de vous, chef d'escadron Marbot ! »

Ces paroles équivalaient à un brevet, je fus au comble de la joie !

(Mémoires). Général de MARBOT.

Chansons militaires.

La belle Fille

Air : Il était une bergère.

Il était une belle,
Et van plan plan petit pataplan,
Il était une belle
Qui avait deux galants,
Plan plan,
Qui avait deux galants.

Un jour le clairon sonne,
Et van plan...
Un jour le clairon sonne,
En avant les enfants ! (Bis.)

Un galant de la belle,
Et van plan...
Un galant de la belle
S'engagea dans le rang. (Bis.)

Le second dit : Je reste,
Et van plan...
Le second dit : Je reste,
C'est tant pis pour l'absent. (Bis.)

Alors, lui dit la belle,
Et van plan...
Alors, lui dit la belle,
Attendons le printemps. (Bis.)

L'aubépine était blanche,
Et van plan...
L'aubépine était blanche
Quand revint le vaillant. (Bis.)

Sautait sur une jambe,
Et van plan...
Sautait sur une jambe
Et lui manquait deux dents. (Bis.)

Mais lui en restait trente
Et van plan...
Mais lui en restait trente
Pour montrer au galant. (Bis.)

Ça l'a dit la belle fille,
Et van plan...
Ça l'a dit la belle fille,
Portez-moi vos présents. (Bis.)

Le cadeau le plus rare
Et van plan...
Le cadeau le plus rare
Fera l'heureux gagnant. (Bis.)

Les deux galants apportent
Et van plan...
Les deux galants apportent
Les plus riches présents. (Bis.)

Le cadeau le plus rare,
Et van plan...
Le cadeau le plus rare,
Dit la belle en riant. (Bis.)

Vient du soldat de France,
Et van plan...
Vient du soldat de France
Indubitablement. (Bis.)

Car mit dans ma corbeille
Et van plan...
Car mit dans ma corbeille
Sa bégueule en bois blanc. (Bis.)

Lors embrassa le brave,
Et van plan...
Lors embrassa le brave
Devant tous ses parents. (Bis.)

L'autre pleura de rage,
Et van plan...
L'autre pleura de rage,
Puis il f... le camp. (Bis.)

La moral' de l'histoire,
Et van plan...
La moral' de l'histoire,
La voici simplement : (Bis.)

Soldats, les belles filles,
Et van plan...
Soldats, les belles filles,
Seront aux plus vaillants. (Bis.)

Isabelle SANDY.

BLOC-NOTES

Le colonel d'infanterie en retraite Gauchotte, attaché à la personne du Président de la République pendant la durée de la guerre, est mort à Bordeaux, après une courte maladie. Il était âgé de soixante-quatorze ans.

Trois prisonniers allemands qui s'étaient évadés du dépôt d'Agen ont été arrêtés près de Moutauban.

Le général Wancker von Dankeenscheil, président de la Ligue militaire de Bade, a été tué sur le théâtre oriental de la guerre.

Le ministre de l'instruction publique de Prusse a adressé une circulaire aux instituteurs pour les inviter à faire comprendre à la population des communes qu'ils habitent que c'est un devoir patriotique de ne point gaspiller le pain, les ennemis de l'Allemagne comptant avoir raison d'elle par la famine.

Le tsar a quitté Pétersbourg pour se rendre sur le théâtre de la guerre.

Le gouverneur général de l'Algérie fait au gouvernement la proposition d'offrir aux agriculteurs belges ruinés par la guerre des concessions de terre en Algérie.

La naissance d'un enfant de la famille de Pourtales vient d'être inscrite à l'état civil de la ville de Genève. Il portera les prénoms de Raymond-George-Albert-Nicolas-Joffre.

Le Reichstag a tenu séance le 3 décembre. Le chancelier fit un bref exposé de la situation politique générale, et les 5 milliards de crédits de guerre demandés par le gouvernement furent votés sans incident.

Une révolte de marins allemands s'est produite à Bruges et elle a été beaucoup plus sérieuse qu'on l'avait d'abord déclaré.

Un grand nombre de mutins ont été envoyés à Gand, où deux cents, dont un officier, ont été fusillés.

Une dépêche de Durazzo, en Albanie, annonce que les insurgés ont accepté de discuter aujourd'hui dans cette ville les conditions de paix avec les délégués d'Essad-Pacha. Une solution pacifique paraît possible.

Les belles familles. — M. Joly, propriétaire à Cadene (Vaucluse) a onze fils sous les drapeaux : quatre dans l'artillerie, deux dans les zouaves, trois dans les batteries alpines, deux dans l'infanterie, au 58e de ligne.

La famille Blanc, de Saint-Paul, canton d'Evian-les-Bains. Six frères ont eu, à eux six, soixante-quinze enfants ! Marmite Blanc, à lui seul, a eu vingt-cinq enfants, dix-huit sous les drapeaux.

Deux officiers aviateurs allemands appartenant à la section navale et venant de Brunsbüttel, sont tombés dans la mer, au large de l'île de France.

La banque d'Angleterre a actuellement soixante-cinq millions et demi de livres sterling en or, contre vingt-six millions au commencement de la guerre.

Le département de la Sarthe avait offert, la semaine dernière, 200,000 kilos de pommes de terre pour les départements envahis.

Les comités agricoles de ce département viennent de mettre à la disposition du préfet un nouveau don de 300,000 kilos, qui vont être dirigés sur la Meuse et la Marne.

Les frais de la mobilisation suisse jusqu'en novembre s'élèvent à cent millions de francs. Ces dépenses seront couvertes par une augmentation des impôts.

Des forces considérables de Derviches ont été défaits par les Méharistes à Shimberris, où tous les canons des indigènes ont été pris ou ont été démolis. Le corps de troupes s'est retiré à Bura.

Les pertes allemandes sur le front de la Vistule à la Warta sont absolument sans exemple.

A Londres, on estime qu'il y a actuellement 1,221 navires hors de service sur 2,190 navires de plus de 100 tonnes que possède la marine allemande marchande, soit une proportion de 55 p. 100.

Le prix maximum pour les 50 kilos de pommes de terre a été fixé, dans l'est de l'Allemagne, à 2 marks 75.

On annonce de Washington que le général Villa a réprimé facilement les désordres qui ont suivi son arrivée à Mexico.

A Buenos-Ayres, on évalue la récolte actuelle de blé de l'Argentine à cinq millions et demi de tonnes, dont quatre millions pourront être exportés.

On annonce un important succès monténégrin. 10,000 Autrichiens ont été repoussés avec de grandes pertes à Vichegrad.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

12^e Corps d'Armée.107^e régiment d'infanterie :

Lieutenant LUREAU : A commandé avec beaucoup d'audace une patrouille qui a pénétré à l'intérieur des lignes ennemies et a rapporté d'utiles renseignements.

Lieutenant DANGLADE : Brillante conduite au combat du 31 août ; a maintenu sa section au feu devant un ennemi très supérieur en nombre par son énergie et son sang-froid. A été grièvement blessé.

Lieutenant CHERPANTIER : Au combat du 31 août, ayant reçu l'ordre d'aller reconnaître un bois avec sa section, s'est acquitté de sa mission avec la plus grande énergie, en tenant tête à un ennemi supérieur en nombre ; a été blessé grièvement et a trois reprises différentes au cours de ce combat.

Lieutenant GRENOUILLEAU : Au combat du 31 août, étant blessé d'une balle à la jambe, a conservé néanmoins le commandement de sa section et l'a ramenée au feu pour soutenir une section de mitrailleuses menacées d'être enlevées par l'ennemi. A été tué dans ce mouvement en ayant au moment où sa section arrivait sur la position à occuper.

Lieutenant SCHMIDT : Brillante conduite au combat du 31 août, où il a fait preuve d'un sang-froid remarquable en maintenant sa section de mitrailleuses en position, malgré un ennemi très supérieur en nombre. A été tué au cours de ce combat.

Sous-lieutenant de réserve BRUNIE : A, par son énergie et son exemple, maintenu sa section dans des tranchées ennemies ; a contribué à la reddition d'une centaine de prisonniers.

Adjudant ZOUMARIN : Ayant reçu l'ordre d'attaquer des tranchées ennemies situées à 500 mètres, s'est lancé, malgré un feu d'artillerie très violent, pour entraîner sa section et est tombé mortellement blessé.

Sergent LONGET : S'est fait remarquer par son initiative et son courage dans différents combats, et notamment le 9 septembre, où il a reconnu une section de mitrailleuses ennemies.

Sergent RIBLÉUR : Étant commandé pour l'exécution d'une patrouille le 10 septembre, s'est acquitté de sa mission avec un sang-froid et une énergie remarquables, poussant sans hésiter jusqu'aux retranchements ennemis qu'il avait mission de reconnaître en ramenant sa patrouille indemne.

Sergent réserviste BESSE : A remplacé son chef de section blessé ; a fait exécuter le mouvement en avant prescrit par son chef, puis, par son énergique attitude, a maintenu sa section au feu.

Sergent-major LANNES : Au combat du 9 septembre, a conduit avec sang-froid, énergie et bravoure sa section en reconnaissant jusqu'au milieu des lignes ennemies, malgré des pertes sérieuses.

Sergent LANTIER : Chargé de porter des renseignements urgents, a rempli sa mission dans les conditions les plus périlleuses, sachant bien que cinq soldats, successivement chargés de la même mission, avaient été blessés.

Caporal LAPEYRONNIE : A montré à plusieurs reprises, en exécutant des patrouilles, beaucoup d'audace et de sang-froid. Est allé chercher et a ramené sous un feu violent de l'ennemi son officier très grièvement blessé.

Caporal GOUINEAU, soldats **JOFFRE** et **CLUGNAC** : Se sont complètement sacrifiés pour aller chercher et ramener sous un feu violent deux de leurs camarades grièvement blessés.

Soldats réservistes RICHARD et **MASBARTIN** : Au combat du 23 septembre, ont, malgré le feu violent de l'ennemi, relevé des blessés sur la ligne de combat et les ont ramenés en arrière.

Soldat RICHARD : S'est particulièrement fait remarquer en donnant, sous les rafales d'obusiers, ses soins aux blessés ; a été lui-même blessé à l'épaule par un éclat d'obus.

Soldat JOLLET : Placé comme observateur dans un arbre et ayant été blessé, a refusé de se faire remplacer, est resté à son poste pendant deux heures, continuant à renseigner jusqu'à la nuit son chef de section sur les mouvements de l'ennemi.

Soldat DURET : Grièvement blessé par un

éclat d'obus dans un combat, a dit au capitaine au moment où les brancardiers se disposaient à l'évacuer : « C'est inutile, mon capitaine, je suis perdu, et je ne veux pas que des hommes exposent leur vie pour moi. »

50^e régiment d'infanterie :

Lieutenant-colonel MOILLARD : N'a cessé de faire preuve depuis le début de la campagne de bravoure et d'entrain. A acquis sur ses hommes un ascendant absolu. Blessé le 29 septembre, a cependant dirigé l'attaque sur un village le 30.

Chef de bataillon AUDIBERT : A montré dans tous les combats auxquels il a pris part comme commandant de compagnie ou de bataillon, un courage et une énergie remarquables. Dans un combat de nuit, du 2 au 3 septembre, se trouvant seul au milieu d'une compagnie ennemie, s'est dégagé en tuant de sa main 6 allemands. A été blessé dans le combat du 30 septembre.

Capitaine CHAPELLE : A fait preuve de la plus grande ténacité et de sang-froid dans la défense d'un village, le 9 septembre.

Capitaine PECHAMBERT : Le 24 septembre, a porté sa compagnie à l'attaque sous un feu d'artillerie extrêmement violent ; le 26 septembre a arrêté net l'offensive allemande en lui infligeant des pertes énormes dans un premier combat de jour et un deuxième de nuit.

Sous-lieutenant BILLERE : A fait preuve, au combat du 23 août, d'une énergie remarquable et du dévouement le plus absolu dans l'accomplissement d'une mission de sacrifice qui lui était donnée : se maintenir seul en position pour permettre à une batterie d'artillerie de se retirer. A reçu deux blessures, dont une grave, en faisant une contre-attaque.

Sous-lieutenant THEREMIN D'HAME : A, par sa belle attitude au feu les 23 et 24 août, entraîné sa section sous une grêle de projectiles ; l'y a maintenue par son énergie, alors que les sections voisines se repliaient.

Sous-lieutenant DRELEVRE, **sergent BARTET**, **caporal NOEL** : Ont maintenu leurs unités au feu malgré la retraite des troupes voisines.

Sous-lieutenant de réserve BRISSONNAUD : A constamment porté les ordres de son chef de bataillon dans les circonstances les plus critiques.

Sous-lieutenants de réserve LASTERNAS, **VEILLEFOND**, **VEUNAC** : Ont été tués le 30 septembre en entraînant leur compagnie à l'attaque de tranchées qu'ils savaient très fortement occupées.

Adjudant JOLIVET : Au cours du combat du 29 septembre, a pris le commandement de la compagnie, qu'il a maintenue sur sa position malgré une canonnade des plus violentes.

Sergent réserviste BOUDY : Arrivé à 50 mètres des tranchées ennemies, au combat du 29 septembre, a maintenu ses hommes sur la position et ne les a ramenés que par ordre à la nuit.

Caporal PELLETANT : Brillante conduite dans divers combats ; blessé le 28 août.

Caporal TRILLAUD, **soldat MIET** : Ont exécuté pendant la nuit des patrouilles très audacieuses et rapporté d'utiles renseignements.

Soldat SOULAGNE : A montré au combat du 23 août un courage et un dévouement dignes des plus grands éloges en emportant son lieutenant grièvement blessé pendant plusieurs kilomètres de retraite périlleuse.

Soldat NOCHE : Très belle conduite au feu ; a tué à coups de baïonnette quatre Allemands pour sauver des camarades dans une situation critique, le 23 août.

Soldat réserviste CLUGNAC-REMY : Au combat du 22 août, a pris le commandement du groupe de tirailleurs formant la gauche de la ligne d'assaut au moment où son lieutenant venait d'être grièvement blessé, et maintenu ses camarades sous le feu.

Soldat VERGNAUD : Arrivé à 50 mètres des tranchées ennemies, au combat du 29 septembre, a contribué par son attitude à maintenir ses camarades sur la position jusqu'à la nuit.

Soldat SARRAUTE : Au cours de l'attaque du 30 septembre, est arrivé à quelques pas des tranchées ennemies ; y a été blessé à l'épaule, et, se trouvant isolé au milieu d'ennemis, a simulé la mort ; la nuit venue, est rentré à son unité après avoir traversé en rampant la ligne de sentinelles allemandes.

Chef de bataillon BOBIN, 100^e d'infanterie : Grièvement blessé à la tête de son bataillon, qu'il a vigoureusement conduit, dans la nuit du 20 au 21 septembre, à l'attaque des tranchées.

Lieutenant LECA, 100^e d'infanterie : A été tué à la tête de sa section le 27 septembre, au moment où, avec sa cranière habituelle, il la portait en avant sous un feu intense d'artillerie.

Lieutenant de réserve GLOUX, 100^e d'infanterie : A été tué le 28 septembre à la tête de sa section, qu'il maintenait à 200 mètres de l'ennemi, sous un feu intense d'infanterie et d'artillerie, pour exécuter l'ordre de conserver le terrain conquis coûte que coûte.

Sous-lieutenant de réserve BURGAN, 100^e d'infanterie : Blessé par un éclat d'obus le 10 septembre, est resté à la tête de sa section, où il a été encore atteint par deux balles, qui l'ont tué.

Caporaux MAURY et **LEBON**, 100^e d'infanterie : Au combat, ont donné le plus bel exemple de courage en restant les derniers sur la ligne de feu. Ne se sont retirés qu'en ramenant des camarades blessés.

Soldat REYROLLE, 100^e d'infanterie : Au moment d'un léger repli de la ligne de feu, s'est porté, sous un feu violent, en avant de cette ligne au secours de son chef de bataillon blessé, et a été blessé lui-même en le ramenant.

126^e Régiment d'Infanterie :

Capitaine COISSAC : Brillante conduite en diverses circonstances, et notamment dans un combat où il a été blessé.

Lieutenant DE LATOUR : Belle conduite sous le feu au combat du 24 août, où il a reçu quatre blessures.

Sous-lieutenant de réserve RIVAUD : A brillamment conduit sa section au combat du 24 août, au cours duquel il a été blessé.

Adjudant DESBRUÈRES : Très belle conduite au feu ; blessé d'une balle de shrapnell à la tête, a continué son service (combat du 31 août).

Adjudants COGNET, **LAVAL** et **MARSAD** : Pendant la nuit du 28 au 29 septembre, ont, par leur énergie, leur sang-froid et leur bravoure, réussi à repousser une attaque violente, donnant le plus bel exemple à leurs hommes ébranlés par les grosses pertes subies au cours des combats précédents.

Sergent-major BARTHE : Dans une attaque de nuit, a vivement abordé l'ennemi en tête de sa section. Blessé grièvement au bras d'un coup de feu à bout portant, a continué à entraîner ses hommes jusqu'à épuisement, en criant : « En avant ! »

Sergent BOIRON : S'est signalé par son intrépidité et son courage au cours des combats des 22, 23 et 24 août.

Maréchal des logis DE MALET : Après avoir montré un zèle, un dévouement et une activité au-dessus de tout éloges et avoir rempli, pour assurer les liaisons, des missions périlleuses, a été grièvement blessé le 31 août.

Sergent DESPREZ : Blessé dans une attaque de nuit, a pu néanmoins rallier sa demi-section et la déployer en tirailleurs pour répondre au feu nourri de l'ennemi.

Sergent territorial FAUCHER, **sergent réserviste PICOT** : Ont brillamment conduit leur section à l'assaut et donné le plus bel exemple de courage et de sang-froid.

Sergent territorial PICAUD : Le 3 septembre, ayant été blessé à la jambe, a arraché lui-même la balle restée dans la plaie, et a continué de commander sa demi-section avec son joyeux entrain habituel. Après le combat, il s'est soigné lui-même en cachette pour ne pas être évacué.

Sergent réserviste CHAMOIN : Agent de liaison du commandant de compagnie près son chef de bataillon, a assuré la transmission des ordres sous une pluie ininterrompue de balles et d'obus. Blessé au genou droit pendant qu'il portait un ordre, a ramené jusqu'au lieu de destination pour le remettre ; puis, sans se plaindre, a rejoint le chef de bataillon, s'est fait panser et a refusé d'interrompre son service.

Caporal réserviste RESNIER : Grièvement blessé par deux fois, a contribué à donner à ses camarades l'exemple du sang-froid et de la bravoure.

Caporal ESCARAVAGE : Blessé au combat du 24 août, n'a pas quitté la ligne de feu.

Caporal LOUETTE : Dans une attaque de nuit, a courageusement entraîné sa demi-

section à l'assaut à la baïonnette ; blessé grièvement d'un coup de feu à bout portant, a continué à pousser ses hommes jusqu'à épuisement complet.

Soldat DOUSSAUD : Agent de liaison du commandant de la compagnie, a été grièvement blessé au bras droit et a montré beaucoup d'énergie en continuant à porter les ordres de son capitaine.

Soldat HAHON : A montré sur la ligne de feu, et en particulier dans les phases les plus dangereuses du combat, un courage et un sang-froid qui ont exercé sur ses camarades la plus heureuse influence. A retiré de la première ligne, sous une pluie de balles, un sous-officier blessé et a repris immédiatement place dans le rang.

Soldat CHAUZEIX : A donné de nombreuses preuves de courage et a été blessé le 27 août.

Soldat LAFORESTERIE : Sous une rafale violente a, de son chef, précédé sa section pour ouvrir un passage à travers un réseau de fils de fer.

Soldat ASTORD : Dans une attaque de nuit, s'est précipité un des premiers dans une tranchée et s'est signalé par son entrain, par son courage et le nombre d'ennemis qu'il a mis hors de combat à la baïonnette.

Soldats LESPINASSE, **BOISSIERE** et **BELOT** : Dans une attaque de nuit à la baïonnette, se sont lancés dans un bois occupé par l'ennemi et y ont énergiquement résisté, pendant que le chef de section ralliant sa section causait des pertes sérieuses à l'ennemi, soit par le feu, soit par la baïonnette.

LÉGION D'HONNEUR

Sont promus ou nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade de Chevalier.

Chef de bataillon PLANCKE, chef d'état-major d'une division d'infanterie : Remplis les fonctions de chef d'état-major de la 6^e division avec une compétence et un zèle qui ne se sont jamais démentis.

Chef de bataillon BASTIEN, 14^e d'infanterie : A commandé son bataillon d'une façon particulièrement brillante depuis le début de la campagne. Commande le régiment depuis le 16 septembre et lui inspire une confiance qui, en toutes circonstances, lui permet d'en tirer le meilleur parti.

Chef de bataillon COMMAILLEAU, 26^e d'infanterie : Le 28 août, a entraîné son bataillon à l'attaque sous un feu combiné d'artillerie et de mousqueterie, en ramenant tous ses blessés ramassés sur le terrain de combat. Officier des plus méritants. A été blessé quatre fois très légèrement.

Capitaine TROMELIN, 30^e d'infanterie : A repris, quelques jours après avoir été blessé, le commandement de sa compagnie, malgré l'avis des médecins, et a commandé le bataillon en l'absence de son chef. A conduit très brillamment ses unités à l'attaque et a fait preuve de la plus grande bravoure.

Chef de bataillon LEBRETON, 160^e d'infanterie : A mené son bataillon avec une vigueur exceptionnelle dans les combats des 19 et 20 août.

Chef de bataillon RICHAUD, 1^{er} zouaves : A exercé avec énergie et intelligence, du 27 septembre 1914, le commandement de son bataillon et de sections de mitrailleuses du régiment. A repoussé toutes les attaques de l'ennemi, quelle qu'en fût la violence, et n'a quitté son poste que lorsque sa troupe a été relevée par un bataillon frais.

Capitaine AYMERIC, 308^e d'infanterie : Le 28 août, a porté les ordres sous un feu violent de mousqueterie et d'artillerie ; renversé par un obus qui lui a occasionné une syncope, sans toutefois le blesser, a repris sa place après un quart d'heure de soins, et s'est employé avec courage et énergie à enrayer le mouvement de repli.

Capitaine FERRAND, 302^e d'infanterie : A fait preuve de la plus grande énergie et du plus beau courage dans tous les combats auxquels il a pris part.

Capitaine SOMMET, 49^e d'infanterie : S'est particulièrement distingué par sa bravoure, son calme et son autorité sur sa troupe au cours des combats du 25 août et du 29 août 1914. A été blessé le 15 septembre et a conservé jusqu'à la nuit la direction de sa troupe. Obligé d'abandonner ses tranchées, prises d'enfilade, a maintenu l'ordre et la discipline. A réclaté l'honneur de les reconquérir lors d'une contre-attaque ; y est parvenu et s'y est maintenu jusqu'au moment où l'ordre formel de se replier lui a été donné. A fait preuve de la même bravoure le 29 août, et a participé à tous les assauts et contre-attaques faits au cours de cette guerre.

Capitaine FALGOS, 215^e d'infanterie : Blessé le 19 août, a tenu à conserver le commandement de sa compagnie.

Capitaine GOUGEON DE LUCE, 3^e tirailleurs : Blessé à la cuisse au combat du 20 septembre, a rejoint son corps à peine guéri.

Capitaine MARTELLY, état-major de la 58^e brigade d'infanterie : A parfaitement secondé son général de brigade pendant les combats des 14, 19 et 20 août, et s'est particulièrement signalé par son sang-froid et son initiative en ralliant des éléments dispersés qu'il a ramenés au feu. Légèrement contusionné par un éclat d'obus.

Chef de bataillon DE BELLAQUE DE BUGHAS, 131^e d'infanterie : Très grièvement blessé. Evacué.

Chef de bataillon ERNOUL DE LA CHENE-LIERE, 130^e d'infanterie : A montré depuis le commencement de la campagne un dévouement, une énergie dignes du plus grand éloge. A, dans un combat, tenu avec son bataillon aussi longtemps qu'il était possible, et a, dans cette circonstance, montré des qualités de chef remarquables. C'est grâce à lui que la position a été momentanément évacuée avec le plus grand ordre.

Chef de bataillon MALMASSON, 91^e d'infanterie : A commandé au feu son bataillon avec autant d'audace que d'énergie.

Capitaine MALEZIEUX, état-major de la 4^e armée : A rempli avec intelligence et énergie toutes les missions qui lui ont été confiées. A rendu les plus grands services à l'état-major de l'armée.

Capitaine CHAUVIN, 27^e d'infanterie.

Capitaine ERHARD, 140^e d'infanterie : S'est distingué au combat du 20 août par son entrain, son énergie et son sang-froid.

Capitaine GERY, 3^e d'infanterie.

Capitaine de BOUCHAUD, 105^e d'infanterie : S'est exposé à plusieurs reprises au feu avec beaucoup de courage pour porter des ordres urgents aux troupes engagées.

Capitaine de MONTLOVIER-ROYNAC, 158^e d'infanterie.

Chef de bataillon BERTHON, 50^e d'infanterie : A conduit son bataillon au feu, les 22, 23, 27 et 31 août, les 4 et 6 septembre, avec une énergie, un entrain, un sang-froid, un courage tout à fait exceptionnels. Grièvement atteint le 6 septembre par un éclat d'obus, de deux blessures, alors qu'il méprisait le danger et sous un bombardement des plus violents il faisait organiser lui-même la position que venait occuper son bataillon.

Capitaine ROMAN, 149^e d'infanterie.

Capitaine COULAU, 91^e d'infanterie : A conduit vigoureusement une charge à la baïonnette, a délogé l'ennemi avec un entrain et une bravoure remarquables.

Capitaine PANOUILLON, 2^e zouaves.

Capitaine POIGNON, 3^e zouaves : Blessé le 30 août, est revenu prendre son commandement après s'être fait panser. A rallié les hommes d'unités ayant perdu leurs chefs, et a continué avec eux le combat. Malgré ses fatigues, a pris part aux combats du 13 septembre et a infligé des pertes sérieuses à l'ennemi sous un feu violent d'artillerie. Blessé de nouveau le 20 septembre, n'a quitté la ligne de feu qu'après avoir assuré le passage du commandement de son unité.

Chef de bataillon de LASTEVRIE DU SAILLANT, 6^e d'infanterie.

Capitaine OLIVIE, 144^e d'infanterie : A, dans toutes les circonstances de la lutte, fait preuve d'activité, d'énergie, de courage au feu. A dirigé sa compagnie avec une intelligence éclairée, l'a maintenue sous le feu avec la plus grande énergie, soutenant le moral de ses hommes et donnant l'exemple du plus grand mépris de la mort.

Capitaine MARCHAND, 13^e d'infanterie.

Capitaine LAVIGNE, 97^e d'infanterie : A conduit avec ardeur sa compagnie au feu. A été blessé grièvement.

Capitaine MARTIN, 97^e d'infanterie.

Capitaine GAILTEAUX, 91^e d'infanterie : A conduit une vigoureuse charge à la baïonnette à la tombée de la nuit, a refoulé l'ennemi et occupé la position qu'il défendait.

Capitaine SIBOUILLON, 30^e d'infanterie : A été blessé après avoir fait tout son devoir en conduisant sa compagnie au feu.

Capitaine MERCIER, 145^e d'infanterie : Spécialement chargé de questions de matériel à la direction d'aviation, a puissamment contribué à mettre sur pied ce service important.

Capitaine GASTOU, état-major de la première armée : Officier de grande valeur tant au point de vue moral qu'au point de vue professionnel. A, par sa fermeté, son tact, son intelligence rendu les meilleurs services dans les fonctions d'officier de liaison.

Capitaine COURTOIS, 82^e d'infanterie.

Capitaine BENNE, 342^e d'infanterie : Blessé grièvement en transmettant un ordre le 30 août.

Capitaine BERGES, 103^e d'infanterie.

Capitaine PERRE, 141^e d'infanterie : A pris

le commandement du régiment après la disparition du colonel et de tous les officiers supérieurs. A fait preuve dans ces circonstances difficiles des plus brillantes qualités d'énergie.

Capitaine FERRATON, 101^e d'infanterie.

Capitaine SINET, 70^e d'infanterie : A montré beaucoup de cranerie, de sang-froid et d'heureuse initiative dans tous les combats auxquels il a pris part.

Capitaine CLET, de l'état-major.

Capitaine GOTTSMANN, 74^e d'infanterie : Belle conduite à quatre combats différents.

Capitaine LE GOUAS, 62^e d'infanterie.

Capitaine DE TASSY DE MONTLUC, 42^e d'infanterie : Très grièvement blessé en conduisant sa compagnie à l'assaut.

Capitaine ANÉ, 59^e d'infanterie.

Capitaine CELIN, état-major de la 66^e division d'infanterie : Blessé le 19 août en accomplissant vaillamment son devoir.

Capitaine BARBEROT, 133^e d'infanterie.

Capitaine VALET, état-major de la 13^e brigade d'infanterie : Assure le service d'état-major de la brigade, au bureau, avec la plus grande compétence, au feu, avec une bravoure remarquable. Se charge de toutes les missions les plus difficiles et les plus dangereuses.

Capitaine MATTER, état-major de la 35^e division : A assisté à tous les combats depuis le 1^{er} septembre. A fait preuve d'un sang-froid et d'une intelligence hors ligne dans toutes les missions qui lui ont été confiées. Officier de haute valeur. Très brillant au feu.

Capitaine BESSE-CHARMENT, 63^e d'infanterie.

Capitaine LEROUX, 27^e d'infanterie : Commandait la compagnie qui a arrêté l'ennemi à la sortie d'un village, le 20 août ; a résisté vigoureusement une partie de la journée à un ennemi très supérieur en nombre.

Capitaine HUMANN, 13^e d'infanterie.

Capitaine BOURQUEIL, 128^e d'infanterie : A fait preuve du plus grand calme et du plus beau sang-froid sous le feu aux combats des 23 et 26 août. A pris depuis le commandement du 3^e bataillon et a participé brillamment à la lutte livrée du 8 au 11 septembre.

Capitaine SAGNIER, 46^e d'infanterie.

Lieutenant MAGDELAINE, 97^e d'infanterie : Chargé d'une mission en arrière, est revenu prendre le commandement d'une section dans sa compagnie. A été blessé.

Capitaine VEYSSET, 4^e d'infanterie.

Capitaine CHIQUEL, 56^e d'infanterie : A été blessé en entraînant sa section à l'attaque d'un village.

Capitaine RENARD, 68^e d'infanterie.

Capitaine DESORMES, 153^e d'infanterie : A montré les plus belles qualités d'é

preuve des plus belles qualités de sang-froid, d'énergie et de coup d'œil pendant les combats du 16 au 24 septembre.

Capitaine POUECH, 12e d'infanterie.

Lieutenant COTTE, 51e d'infanterie : Blessé à la tête de sa section, qu'il conduisait à l'attaque.

Capitaine MUSSEAU, 23e d'infanterie : Grièvement blessé le 15 août. A été amputé.

Capitaine BOIZARD, état-major de la 3e armée, observateur en avion : Vient, sous le feu de l'ennemi, d'accomplir une série de reconnaissances qui ont permis de situer les batteries, les travaux et les troupes de l'ennemi qui opèrent dans la Woëvre.

Capitaine TRINQUIER, 5e tirailleurs.

Capitaine D'INGUIMBERT, 9e d'infanterie : A fait preuve des plus belles qualités d'énergie dans la conduite de sa compagnie au feu. Blessé au combat du 10 septembre.

Chef de bataillon CHAUVET, 85e d'infanterie.

Capitaine MIRAN, 20e d'infanterie : S'est vaillamment conduit au combat du 23 août. Le 14 septembre, a hardiment attaqué l'adversaire, a lutté pendant sept heures sous un feu violent. Blessé à la main, a continué à exercer son commandement jusqu'à la fin de la journée.

Capitaine CHEVALLIER, 113e d'infanterie.

Chef de bataillon RODES, 14e d'infanterie : Belle conduite en toutes circonstances, notamment au combat du 14 septembre, où il a été blessé.

Capitaine LINARES, 31e d'infanterie.

Capitaine BRUNET, 147e d'infanterie : Blessé au moment où il portait un ordre, n'en a pas moins rempli sa mission.

Capitaine PAGES, état-major.

Chef de bataillon ETIENNE, 153e d'infanterie : Blessé grièvement au combat du 10 septembre, au moment où, à la tête de deux compagnies de son bataillon, il exécutait une contre-attaque. N'a cessé depuis le début de la campagne de faire preuve de qualités militaires de premier ordre.

Capitaine BASTON, 52e d'infanterie.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la Médaille militaire :

Caporal POLI, 7e tirailleurs indigènes : Blessé très grièvement à la jambe, dont il a dû être amputé, le 30 août, au moment où, sous un feu violent, il emportait une des pièces de la section de mitrailleuses du bataillon.

Soldat LATATI, 7e tirailleurs indigènes : Blessé grièvement le 6 septembre et laissé sur le terrain après le combat, a fait preuve de beaucoup de courage et d'énergie pour se cacher et échapper aux patrouilles allemandes. A été retrouvé deux jours et demi plus tard avec un excellent moral.

Soldat MADUCHE, 7e tirailleurs indigènes : Le 20 septembre, étant chef de patrouille, chargé d'aller reconnaître les tranchées allemandes, a été blessé grièvement au cours de cette reconnaissance; a, malgré trois blessures, ramené sa patrouille en bon ordre sous le feu de l'ennemi, et a pu fournir sur son emplacement d'utiles renseignements.

Adjudant JULLIAN, compagnie 26/6 M. du génie : Chargé d'une mission technique et commandant une section du génie exposée au tir de l'artillerie ennemie, a su la maintenir dans le calme; ayant été blessé à la main gauche par un éclat d'obus, n'est allé se faire panser qu'après avoir accompli sa mission; a, par la suite, complètement exécuté le travail technique dont il avait en outre été chargé.

Adjudant LIBOUREL, 121e d'infanterie : Sous-officier modèle d'énergie et de courage. Blessé très grièvement, a encore montré à ce moment ses qualités rares en encourageant les autres blessés.

Sergent réserviste BOISSIER, 79e d'infanterie : Son chef ayant été blessé a pris le commandement de la section, qu'il a su, par son calme et sa bravoure, maintenir sous un feu meurtrier. Blessé d'une balle à la jambe, a néanmoins conservé le commandement de sa section, qu'il n'a quittée qu'après une seconde blessure.

Caporal réserviste DENNINGER, 79e d'infanterie : Blessé grièvement, a continué à exercer son commandement pendant deux heures; puis, vaincu par la souffrance, n'a pas voulu du moins qu'on le retire du feu, et a continué à encourager ses hommes par son calme et son exemple.

Sergent COMBES, 26e d'infanterie : Etant grièvement blessé, a fait preuve de la plus grande énergie en continuant à conduire, avec un groupe de blessés, la défense d'une ligne de bois violemment battue par des feux d'infanterie et d'artillerie. A continué à exercer son commandement jusqu'à ce qu'une deuxième blessure le mit hors de combat.

Sergent COLIN, 26e d'infanterie : A donné depuis le commencement de la campagne le

plus bel exemple de bravoure à ses hommes. Sous un feu violent, s'est porté en avant à plusieurs reprises pour reconnaître la position de l'ennemi, et a rapporté les renseignements les plus précis. A été blessé dans la nuit du 29 au 30 septembre.

Sergent LEPOIX, 160e d'infanterie : Le 4 octobre 1914, a entraîné sa section à l'assaut jusqu'aux premières maisons crénelées et barricadées d'un village; grièvement blessé, n'a quitté son commandement qu'après avoir dégagé ses hommes et emporté ses blessés.

Sergent GALLIEN, 156e d'infanterie : Dans la nuit du 26 septembre, étant en reconnaissance avec sa demi-section, a été blessé de deux balles; ne s'est laissé transporter à l'ambulance qu'après avoir rendu compte de sa mission.

Maréchal des logis de BOISQUEHENNEUC, 10e chasseurs : Le 10 septembre, au cours d'une reconnaissance à très courte portée de l'ennemi, à un passage à niveau, a eu son cheval tué sous lui. A fait preuve de la plus grande bravoure au cours de nombreuses reconnaissances. A été grièvement blessé le 13 septembre par un ennemi qu'il força néanmoins à se rendre.

Caporal GROSSE, 162e d'infanterie : Le 30 septembre, a pris comme soldat de 2e classe le commandement d'une ligne de tirailleurs qu'il a réussi, grâce à son énergie, à entraîner en avant et à faire coopérer au combat.

Claireon PRIEU, 94e d'infanterie : Au combat du 6 septembre, a été blessé à l'épaule droite au moment où il sonnait la charge, a repris son clairon de la main gauche et a continué à sonner jusqu'à épuisement.

Cavalier ELAZY, 9e chasseurs : Le 28 août, a reçu sept coups de lance et a eu son cheval tué. Au moment où il montait sur un cheval de uhlan, a eu la main gauche percée par une balle et la droite par un coup de lance; saisissant alors les rênes avec les dents, est rentré au galop dans les lignes, où il est tombé évanoui.

Adjudant YELLET, 4e tirailleurs algériens : Au combat du 30 août 1914, maintint sa section au feu dans des circonstances critiques, malgré une blessure très grave. Se rendant compte qu'il faiblissait et ne pouvait rester au combat, passa avec calme et sang-froid le commandement de sa troupe à son subordonné immédiat et se rendit à l'ambulance.

Adjudant CONSTANTINI, 83e d'infanterie : A témoigné depuis le début de la campagne de la bravoure la plus grande. A été gravement blessé en entraînant sa section à l'attaque d'un village, le 27 août.

Maréchal des logis LARGUIER, 17e d'artillerie : Le 8 septembre, au cours d'un tir efficace, ayant eu quatre hommes hors de combat à sa pièce, a continué à la servir avec les deux servants restants sous un feu violent; a été grièvement blessé.

Canonier DUFOURAIL, 17e d'artillerie : Le 19 août, alors que la batterie, pour la première fois au feu, était soumise à un tir violent de grosse artillerie, a donné un bel exemple de courage et de dévouement en continuant à servir sa pièce après la mise hors de combat de trois de ses camarades; a été grièvement blessé.

Adjudant MILLET, 14e d'infanterie : A fait preuve, au combat du 13 septembre 1914, de belles qualités militaires en maintenant son unité sur une position battue par un feu très violent d'artillerie. A été blessé grièvement en cette circonstance.

Adjudant BERGA, 83e d'infanterie : Blessé grièvement au combat du 27 août 1914, où il a fait preuve du plus grand calme et de courage.

Adjudant DANDINE, 83e d'infanterie : Blessé grièvement à la figure en entraînant sa section à l'assaut, le 22 août.

Adjudant FAURE, 83e d'infanterie : Blessé sérieusement à la tête de sa section qu'il entraînait à l'assaut devant les retranchements allemands.

Sergent-major DURRIEU, 83e d'infanterie : Atteint de deux blessures très graves au combat du 28 août, a fait preuve de la plus grande bravoure.

Adjudant-chef FERMAUD, 9e d'infanterie : Blessé à la tête de sa section, a refusé le secours de ses soldats, à qui il a ordonné de le laisser sur place et de continuer à combattre.

Soldat BRUNET, 20e d'infanterie : Atteint par deux balles au bras gauche, est resté sur la ligne de feu, donnant à ses camarades le plus bel exemple de ténacité et de courage. A participé malgré ses blessures à l'assaut des positions ennemies, et n'a accepté de soins que le lendemain, sur un ordre reçu de son chef de bataillon.

Sergent GUESDON, 23e d'infanterie coloniale : Au combat du 16 septembre, a eu le bras droit à peu près complètement détaché du corps par un obus; malgré cette blessure n'a cessé pendant le passage de sa compagnie d'encourager ses hommes. Ne s'est rendu au poste de secours que sur l'invitation de ses chefs, après avoir fait l'ad-

miration de tous par sa bravoure et son énergie.

Soldat CHANAL, 23e d'infanterie coloniale : Blessé une première fois, le 6 septembre, après s'être bravement conduit; est resté à son poste. Atteint de deux autres blessures, le 15 septembre, en maintenant ses hommes au feu, ne s'est rendu au poste de secours, sans être accompagné, qu'après avoir reçu une quatrième blessure qui le mettait hors de combat.

Soldat POTEL, 5e d'infanterie coloniale : Soldat mitrailleur, blessé une première fois à la tête le 22 août, a continué à servir sa pièce, n'a abandonné son poste qu'à la suite d'une seconde blessure très grave à la jambe qui achevait de le mettre hors de combat.

Soldat CARDOSI, 21e d'infanterie coloniale : Très belle attitude au combat du 6 septembre. A porté des ordres sous un feu très violent et a été blessé très grièvement d'une balle qui lui a traversé la mâchoire.

Caporal LEGROS, 7e d'infanterie coloniale : N'a cessé depuis le commencement de la campagne de donner le plus bel exemple de courage. Grièvement blessé en entraînant ses hommes à l'attaque.

Soldat MEYER, 21e d'infanterie coloniale : Belle conduite au combat du 6 septembre, où il a reçu une grave blessure à l'épaule en entraînant au feu ses jeunes camarades.

Sergent LIEBENGUTH, 21e d'infanterie coloniale : Blessé trois fois au combat du 22 août, est néanmoins resté à son poste de combat.

Claireon LAFAILLE, 23e d'infanterie coloniale : Brillante conduite au combat du 6 septembre, où, quoique blessé, il resta sur la ligne de feu, continuant à tirer et à encourager ses camarades par son exemple.

Adjudant BERA, 127e d'infanterie : S'est fait remarquer par son énergie à entraîner sa section à l'attaque du 15 octobre. A eu le pied brisé d'une balle.

Adjudant GAILLARD, 26e d'infanterie : A maintenu, le 10 octobre, par son énergie et son attitude, sa section sous le feu d'un ennemi très supérieur en nombre, permettant ainsi le dégagement de sa compagnie contre-attaquée de flanc par plusieurs bataillons ennemis. Blessé le 10 octobre.

Soldat FRANÇOIS, brancardier, 11e division : S'est montré d'un dévouement et d'une endurance à toute épreuve. Le 3 octobre 1914, a pansé des blessés du bataillon sous un feu extrêmement violent, et au moment où il relevait un blessé allemand a reçu cinq blessures, dont une extrêmement grave.

Sergent-major SINONCELLI, 4e bataillon de chasseurs à pied : Depuis le commencement de la guerre, n'a cessé de montrer au feu l'attitude la plus brillante, en particulier aux combats du 20 août, du 25 septembre et du 2 octobre. A été blessé deux fois et a refusé de quitter sa place pour se faire panser.

Sergent FINCK, aviateur, escadrille 7 : Très bon pilote, a rendu les plus grands services. Grièvement blessé, a dû subir l'amputation d'une jambe.

Sergent BENOIST, aviateur, escadrille V. 24 : A fait preuve depuis le début de la campagne de qualités remarquables d'audace, d'énergie, de sang-froid et d'adresse, qui ont permis aux officiers observateurs de rapporter des renseignements précieux malgré le feu de l'ennemi. A exécuté, outre les reconnaissances, de nombreux vols et des lancements de bombes. A reçu plus de vingt balles ou éclats d'obus dans son appareil depuis le début des reconnaissances.

Sergent HOSSTEIN, aviateur, escadrille D. 6 : A fait preuve depuis le début de la campagne de qualités remarquables d'audace, d'énergie et d'adresse. A exécuté du 6 août au 5 septembre six reconnaissances à longue portée, dont deux de plus de trois heures. A été employé au 18e corps pour le réglage du tir de l'artillerie, au cours desquelles son appareil a reçu des projectiles ennemis.

Sergent SÉURS, 76e d'infanterie : Grièvement blessé le 5 septembre, après être resté presque seul en avant de sa section; a subi l'amputation d'un bras.

Sergent-major GROSSE, 3e d'infanterie : Atteint de trois coups de feu, est resté trois jours entre les lignes allemandes et françaises. A réussi, en se traînant, à rentrer dans nos lignes après avoir, pendant qu'il était blessé, fait des observations utiles sur les tranchées ennemies près desquelles il était tombé.

Adjudant HERBIN, 25e d'artillerie : Le 22 août, fut grièvement blessé par un obus. Frappé à la tête, n'en resta pas moins à sa batterie jusqu'à la fin de l'engagement. A eu le tympan perforé et demeurera sourd.

Le Gérant : G. CALMÉS.

BORDEAUX. — IMPRIMERIES GOUNOUILHOU